

POSTFACE - PARLER OU ÉCRIRE Frank Pierobon

Que vient faire un philosophe dans ce projet d'écriture qu'Hubert Boutsen a voulu sur la thématique du mal de placement ? D'une première collaboration entre lui et moi avait résulté *Du rêve pour grandir* : ce livre avait été élaboré sur la base d'entretiens filmés dont la retranscription avait été retravaillée de manière à faciliter l'abord d'une pensée étonnamment innovante. Cette configuration permettait selon nous d'éviter les lourdeurs rébarbatives de l'exposé académique. Le style parlé propre à la conversation nous garantissait que la vivacité première de la pensée d'Hubert Boutsen passerait dans l'image et bientôt dans l'écrit, tandis qu'il expliquait ses propres conceptions dans le domaine de l'aide à l'enfance. À tout le moins, notre ambition était tout autant de faire ressentir que de faire comprendre ce que vit un

enfant tandis qu'il évolue dans un monde qu'il découvre et dont il dépend entièrement.

Par la suite, on en est venu à des enjeux un peu plus dramatiques. Le sujet de ce livre – le mal de placement – n'a rien d'anodin, car il s'agit de décrire ce que vivent l'enfant placé et son entourage, tout en accordant une importance primordiale au très jeune enfant, dont le tourment n'existe encore qu'en deçà des mots, c'est-à-dire à l'état de sensations et émotions — avec le risque que rien n'en soit transcendé en quelque représentation plus abstraite et par conséquent moins douloureuse à terme. Pour le dire plus simplement encore, ce livre traite de tous ces enfants que perturbent parfois gravement les crises chronicisées que les parents de naissance leur infligent. Le mal est déjà fait et il est presque trop tard quand les instances publiques n'ont pas d'autre solution que celle de retirer l'enfant de son milieu originaire pour le confier à une structure ou une famille d'accueil. Un tel placement n'est qu'un début de solution car tout reste à faire pour soutenir l'enfant dans ses propres efforts de résilience afin de l'aider à se réparer autant que faire se peut.

De mon point de vue de philosophe, nos conversations préparatoires à cet opus furent l'occasion de découvertes fondamentales, à la fois dans le style méthodologique propre à Hubert Boutsen et dans la réalité vécue de ces enfants qui, dans une proportion extraordinaire, dépensent une énergie considérable à faire croire à leur entourage que tout va très bien,

merci. J'ai été durablement frappé par cette remarque qu'il m'a faite à cet égard : ils sont particulièrement nombreux ces enfants affligés qui, grâce ou à cause leur immense adaptabilité, donnent constamment le change et s'enfoncent inexorablement dans une forme de mélancolie qui reconduit les angoisses archaïques de leur état premier. Je découvrais là une vérité première qui par contrecoup me confrontait à ma naïveté irénique et mon goût bizarre pour les universalisations logicistes. Le destin du trauma chez l'enfant, depuis sa genèse jusqu'à l'ensemble de ses expressions plus tardives, obscures et énigmatiques, me semble éclairer des configurations aussi prépondérantes chez l'Homme que négligées par la pensée classique : on n'y parle volontiers, il est vrai, que de l'Homme, tel qu'il est monumentalisé par sa majuscule catégorielle, avec une pensée sous forme de sous-entendus pour la femme, l'enfant, l'autre ou encore le vieillard en fin de vie. Et cet Homme admirable, visible du regard favorable que porte sur lui un Dieu à son image – ou l'inverse, selon les croyances – va toujours très bien, lui aussi, merci. Il est sans fêlure originaire, sans trauma, sans défaut, sans manque, sans limitation. Bref, il n'existe pas. C'est une Idée, un Mythe. Sa sainteté propre, conjointe à celle de son impeccable épouse, fait de sa famille un lieu saint et insoupçonnable, dont l'amour, s'il y a, pour ses enfants, a le pouvoir de rédimmer toutes les fautes et d'excuser d'emblée toutes les dérives. Cette vision ressortit à une idéologie sociale, vaguement héritée des anciennes coutumes, et à laquelle, aujourd'hui encore, trop d'entre nous

obéissent sans y penser, faute, justement, d'y penser.

Il fallait donc que ce livre sur le mal de placement existe. Il fallait donc qu'il soit écrit et pour cela, grâce au hasard et à la bienveillance de Taty Lauwers et sa conviction de ce que ce projet d'écriture voie nécessairement le jour, mon intervention semblait à nouveau opportune, non sans quelque effet thérapeutique, de l'un pour l'autre comme de l'autre pour l'un : Hubert Boutsen a peut-être eu besoin de moi, mais moi aussi, j'ai certainement eu besoin de lui, avec des bénéfices philosophiques et existentiels dont je n'ai pas encore terminé l'inventaire.

Par nos conversations, Hubert et moi retrouvions ce qu'il y a eu d'essentiel et surtout de vivant dans le dialogue platonicien, qui est l'origine absolue de toute philosophie occidentale : tandis que nous nous parlions, par le jeu des questions et des réponses, quelque chose se forgeait entre nous, qu'aucun de nous n'aurait été capable d'élaborer tout seul. Hubert Boutsen écoute l'expressivité corporelle de ces petits êtres encore incapables de parler, et les ayant entendus, il est capable d'en traduire le message, à charge pour lui de valider expérimentalement son premier diagnostic et de faire appel à ses immenses connaissances dans sa propre spécialité. Il m'a ainsi appris que le corps d'un tout petit enfant réagit à la portance dont on lui fait bénéficier ou qu'on lui inflige, et s'exprimant à la manière d'un langage *sui generis*, ce corps parle et répond, en quelque sorte. Et moi je lui

ai appris que la pensée la plus rigoureuse, la plus rationnelle et la plus assurée en ses étayages empiriques possède elle aussi un corps, une architecture, une chair, qu'il faut respecter, d'où la nécessité d'accorder une attention vétilleuse à la signification la plus précise des mots, au choix des verbes, à l'ordre syntaxique, etc. Dans les deux cas, il s'agit d'écoute, d'une écoute toujours plus fine, avec bien sûr le risque de se perdre. Dans mon propre enseignement philosophique, lui aussi de longue durée, j'affirmais volontiers à mes étudiants que j'exigeais d'eux le mot juste et que j'en sanctionnerais implacablement l'approximation : seul moyen, leur disais-je, de leur faire comprendre que le mot juste n'existe pas et que tout reste à faire pour communiquer réellement et se faire comprendre d'autrui comme de soi-même. Aujourd'hui, où tout est slogan et formule frappante, on voudrait que le symptôme infantile soit évident et corresponde aux nomenclatures en place comme on voudrait que la pensée se sertisse d'elle-même dans des formules toutes faites, que chacun pourra comprendre instantanément dès lors qu'elles sont absolument vides. Le prix à payer est énorme : on s'avère incapable de soigner un enfant auquel on n'accorderait pas d'importance, comme s'il était une chose, pas plus qu'on ne peut penser en négligeant la physique intellectuelle et poétique des mots, faute de quoi l'on ne s'exprime plus, on bavarde ou on aboie.

Parce que l'enfant n'est pas une chose ou une machine et que la pensée n'est pas un algorithme ou une ligne de code dans une matrice, il faut

accepter à la fois qu'on doit aller trop loin et qu'à certains égards, l'on aura toujours le souffle court. Le propre du vivant est d'être inépuisable, mais ce qui nous sauve est qu'il nous parle, muettement parfois, et que nous y sommes toutefois sensibles, de manière énigmatique. Tout cela serait peine perdue si, dans le rapport au patient, le docteur ou l'expert, ou même le penseur, refusaient l'invitation au dialogue que porte tout regard, Levinas y insistait déjà. Et qui peut dire ce qui passe dans le regard d'un enfant, aussi jeune qu'il soit, dès lors qu'il vous fixe intensément dans les yeux ?

Frank Pierobon, Flobecq, 21 mai 2025